

Sujet de la séance : Introduction au séminaire

Esthétique et théologie ? Sujet intellectuel qui pourrait être confisqué (faussé ?) par le mode conceptualisant des philosophes et des théologiens.

Or le département *La parole de l'art* a pour principe de donner la parole aux artistes, en préjugant que sur les questions intéressant l'art, l'esthétique tout autant, les artistes sont les mieux placés pour en parler. Reste à rendre possible et favoriser les conditions de l'authenticité de la parole artistique. Ce qui est loin d'aller de soi.

Comment prendre le sujet ? Deux approches possibles : l'une ascendante, l'autre descendante.

Celle, ascendante, recherche le théologique dans l'approche esthétique de la réalité, et plus encore dans l'expérience esthétique. L'homme éprouve des sentiments, des émotions. Il éprouve aussi de l'inspiration, de l'enthousiasme. Y a-t-il Dieu dans l'horizon de cette motion sensible ? Dieu est-il la cause ? le moteur ? le sens, de ce qui s'éprouve ?

Cette première approche est philosophique. Elle émane de l'homme qui s'étonne et veut comprendre. Peut-elle aller jusqu'au théologique ? Sans doute peut-elle dire « Dieu ». Le mot « enthousiasme » le dit. Peut-elle dire l'Incarnation de Dieu ? Mieux, peut-elle rencontrer l'incarnation de Dieu en Jésus de Nazareth ? En somme, peut-elle aller jusqu'au théologique chrétien ?

La seconde approche, descendante, part du théologique chrétien. Elle part de la Révélation consignée dans les Écritures et déployée jusqu'à nous dans une longue tradition-interprétation ecclésiale, ce que nous appelons la théologie. Au vrai, elle ne doit pas en partir mais y demeurer, ne cesser de se tenir dedans pour interroger ce qui dans ce donné sans cesse re-donné dans son interprétation se signale comme étant esthétique, c'est-à-dire comme concernant la connaissance sensible, l'expérience sensible, le sensible comme tel devenu l'habitable irremplaçable du bien et du vrai.

Cette seconde approche est donc celle d'une prise de conscience par l'expérience du caractère indissociablement esthétique, éthique et logique de la Révélation. La vérité qui s'y donne est certes bonne dans ses effets immédiats sur ceux qui la reçoivent et dans sa promesse de salut, elle est plus encore belle par l'admiration qu'elle suscite, par la jouissance sensible qu'elle procure dès ce temps, par la conviction qu'elle apporte d'un dépassement / accomplissement de toute vérité et de tout bien dans la splendeur ineffable de Dieu.

Du caractère esthétique de la Révélation et de sa tradition théologique les exemples abondent. Il suffit d'ouvrir une quelconque page de saint Augustin, de saint Bernard, de Maître Eckhart ou de saint Jean de la Croix pour le recueillir. La Parole de Dieu, esthétique elle-même, est comme dilatée dans l'esthétique théologique des saints théologiens-poètes qui la commentent. On se demandera pourquoi la théologie depuis un siècle (1) a rompu avec cette évidence de l'unité des transcendants (non pas seulement restituée en pensée comme chez Balthasar – pouvait-il faire plus ? – mais vécue, manifestée en tant que telle).

¹ Déjà Chateaubriand, au début de son *Génie du christianisme*, se demande quel intérêt il y aurait à lire des ouvrages de théologie pour défendre le christianisme, alors qu'il suffit de considérer la beauté intrinsèque des mystères chrétiens et les chefs-d'œuvre innombrables de la poésie et des arts générés par le christianisme.

Certainement, les deux approches se rejoignent, se conjuguent, se superposent. Ne serait-ce que parce que la Révélation elle-même prend acte, prend chair, devrait-on dire, du logos humain et de l'aspiration constante des hommes à un ethos guéri de ses blessures et de son incomplétude.

Jérôme Alexandre

Qu'est-ce que la philosophie vient faire dans un séminaire sur *esthétique et théologie* ?

D'abord j'aurais voulu justifier, si besoin était, la présence de la philosophie dans un tel séminaire théologique. Il n'y aurait pas de sens, en effet, à assigner des limites à la philosophie, lui dire : « Tu t'arrêtes ici, parce que, au-delà de cette ligne, commence la théologie » ou quelque autre discipline ou domaine qu'on voudra. La philosophie, en effet, est l'instance langagière qui surveille l'éclosion de la vérité, c'est-à-dire l'éclosion du langage – laquelle éclosion appartient à ce qui ne peut être révoqué en doute. Nous n'avons pas à nous demander si cela est vrai, parce que la définition de la vérité est : « est vrai *cela qui éclôt dans le langage* et qui me donne la parole, d'ailleurs à mes risques et périls. » La philosophie est immédiatement partout chez elle.

1°) Cette éclosion est immédiatement *universelle*. Elle se donne comme telle. C'est ce qui fonde au plus profond, par exemple, la rationalité communicationnelle de Jürgen Habermas. Dès que je parle, dès que je dis un mot, je présuppose l'universalité. Pas valable seulement pour moi, mais pour tout autre constitué comme moi, possédant cette ouverture.

2°) Elle est aussi *réaliste*, c'est-à-dire que ce qui affleure en elle, ce qui apparaît en elle et par sa médiation, ce n'est pas seulement des mots, seraient-ils vrais, mais le monde. Le réel. Quelque chose du réel. Nous nous mettons d'accord sur le monde et non sur des mots. Le réel fait irruption dans le langage, le monde est *ce à quoi* donne accès le langage.

3°) Elle est tout aussi originairement et immédiatement orientée, par son universalité et son réalisme, non pas seulement vers d'autres, les présupposant et présupposant leur accord, mais vers *moi* vers l'autoaffectation qui n'est réductible à *rien d'autre* (Kierkegaard, Michel Henry). L'ipséité lui est aussi inhérente, n'est pas moins immédiate que l'altérité. Dire que j'accède à moi-même par la mise en œuvre du langage ne veut pas dire, comme on l'affirme si facilement, que *je* suis engendré par le langage ! Mais non ! Ce que dévoile le langage en me permettant de dire *je* à d'autres, c'est que je suis un *fait* irréductible, formidablement antérieur à son dévoilement. Le seul lieu où l'absolu peut se manifester.

Dès lors, qui pourrait, en effet, assigner à la philosophie des limites et circonscrire son domaine puisqu'elle est chez elle partout où il est question de la vérité ? La légitimité de la philosophie dans ce débat entre esthétique et théologie est donc évidente. On peut même affirmer qu'étant données ses propriétés, de toute façon, elle sera présente, dès lors qu'on entendra parler universellement de la réalité selon la vérité. Mais il y a plus.

En venant s'intéresser à la théologie et à l'esthétique, la philosophie se confronte non pas à ce qui appartient aux marches de son domaine, mais elle s'approche de son propre centre, de son propre noyau, de ce qu'il y a de plus énigmatique en elle. S'il est vrai que la philosophie est l'éclosion du langage, la théorisation de l'éclosion du langage, alors il y a une propriété du langage qui se révèle absolument centrale et décisive : il y a du non langagier dans le langage. Il y a quelque chose dans le langage qui lui appartient et qui en même temps l'excède. C'est même ce qui en lui permet l'accès à la réalité, permet de dire qu'il n'y a pas que des mots. Le langage croit à la réalité. Son éclosion est en elle-même et par elle-même foi en la réalité. Foi qui lui donne la parole, foi dont elle n'arrête pas de reproduire la naissance.

Si la théologie est la théorisation de l'acte de foi éclairé par une certaine manière de se servir des textes appartenant à ce qu'elle appelle la Révélation, et qui, certes, à ce titre, n'auraient pas pu être produits par la philosophie, alors la théologie exerce une activité tout à fait fascinante pour la philosophie. La philosophie peut aller mimer pour son propre compte ce que fait la théologie, sans résidus ni surplus (mimer ce qu'elle ne produit pas étant en effet son mode de fonctionnement, un peu comme la logique mime au plus près ce que font les mathématiques).

Quant à l'esthétique elle se comprend au plus près de cette foi qui appartient à l'essence de langage. La foi ne peut pas être dite, parce qu'elle permet de dire. Elle est donc bien du non langagier dans le langage même. Les œuvres d'art sont la solidification, la visibilité du non langagier dans le langage. La matérialisation de l'immatériel acte de foi qui opère dans le langage et lui donne accès à la vérité. C'est pourquoi les œuvres d'art alors même qu'elles ne sont rien d'autre que la sédimentation des croyances de l'époque et de la culture qui les ont engendrées leur survivent. Car elles sont vraies, de la vérité de ce qui éclôt dans le langage. Rien ne subsiste, en termes de croyances, de ce que les Grecs de l'Antiquité croyaient. Nous ne savons même pas très bien ce qu'ils croyaient, comment ils croyaient, le type ou le style de réalité qu'ils accordaient à leurs dieux. Mais voilà, la statue du dieu se tient debout dans une salle du Louvre. C'est bien la religion grecque qui est entrée au musée. Et nous pouvons dire : « Voyez, ils y croyaient pleinement, droitement, sans que l'effondrement de toutes les croyances qui sont là devant vous ait pu affecter le moins du monde cet acte de foi *visible*. » C'est ce que Gadamer appelle « l'indifférenciation esthétique » des œuvres, leur capacité de transcender toute culture et tout passé pour se rendre absolument contemporaines, sans rien renier de ce qui pourtant s'est effondré. Parce que quelque chose meurt, quelque chose ressuscite – la même chose, mais ressuscitée, tout autrement et pourtant la même. Pour nous, c'est cela qui se joue dans l'art, l'acte de foi, l'acte de confiance éperdue qu'il y a dans le fait de parler. Les œuvres d'art sont des actes de foi visibles et donc muets. Nous n'avons affaire, même quant aux œuvres contemporaines, qu'à des œuvres ressuscitées. Toutes les croyances de l'artiste sont mortes au moment où il crée, pour ressusciter dans la matière même de l'œuvre.

Qu'il y ait là une parenté éminente avec ce que le christianisme est venu apporter au monde par les notions de création, d'Incarnation (l'absolu dans ce corps contingent d'un homme dont les Evangiles ne retracent pas la sagesse, mais la présence, la prégnance disait Jérôme) et de Résurrection (tout est revivifié par-delà la mort, tout autrement et parce que cela est capable de mourir). Mais justement, c'est aussi ce qui permet au christianisme de pouvoir comme se dépouiller de lui-même pour pouvoir comprendre tout à fait en quel sens Markus Lüpertz peut dire que *les œuvres d'art sont athées* : elles parlent quand la religion s'est retirée. C'est cela qui, pour moi, est l'enjeu de ce séminaire : dévoiler, s'approcher de ce qui se joue dans l'art, dans le non langagier du langage, éclairé par cette lumière si originale de la théologie qui, dans la foi chrétienne, est totalement au courant de l'enjeu sans s'en être encore emparé. Cela commencera par le sentiment, l'affection, le sentir – ce que l'on éprouve qui est en soi et par soi une opération de dévoilement. Qu'est-ce qui se livre là ?

Alain Cugno